

# Origines et variantes du fascisme

## *Une analyse du fascisme historique*



Février 2021

*Cette brochure vous est proposée par le Groupe Révolutionnaire Charlatan*

*Retrouvez-nous sur Twitter : @GRCpaname*

*Contactez-nous par mail : [contact\\_grc@protonmail.com](mailto:contact_grc@protonmail.com)*





*La présente brochure a été finalisée en février 2021. Elle propose de synthétiser une certaine analyse du fascisme historique, c'est-à-dire des régimes fascistes tels qu'ils ont existés pendant l'entre-deux-guerres en Europe, proposée par l'intellectuel et militant communiste allemand Kurt Gossweiler. Une seconde version augmentée est prévue pour le printemps 2021. Mais ce sera une surprise.*

*B.M. pour le Groupe Révolutionnaire Charlatan*



## Sommaire

Le fascisme dans l'entre-deux-guerres .....	p.7
• Introduction .....	p.7
• Le fascisme comme réponse à la crise générale du capitalisme monopoliste .....	p.9
• Fascisme et dictature .....	p.12
• Fascisme et coup d'État .....	p.14
• Le fascisme sans les masses ? .....	p.16
• Fascisme et totalitarisme .....	p.19
• Lutte antifasciste et lutte pour la démocratie .....	p.20



# Le fascisme dans l'entre-deux-guerres

## Introduction

Kurt Gossweiler (1917-2017) était un intellectuel et militant communiste allemand. Membre des jeunesses communistes dans les années 1930, il s'engage dans l'Armée Rouge en 1943, puis au SED (Parti socialiste unifié d'Allemagne) en République Démocratique d'Allemagne pendant la guerre froide. En 1988, il publie des essais sur le fascisme réunis dans l'ouvrage *Hitler, l'irrésistible ascension ?* Le cinquième chapitre du livre, intitulé « Origines et variantes du fascisme (Fascisme, dictature et démocratie parlementaire) », nous intéresse tout particulièrement.

Les travaux de Gossweiler sur le fascisme s'appuient sur l'analyse du capitalisme monopoliste de Rudolf Hilferding, et sur les travaux de Lénine sur l'impérialisme. Hilferding (1877-1941), était un théoricien et un économiste austromarxiste. Ses travaux, que certains présentent comme une anticipation des thèses de Lénine sur l'impérialisme, analysent l'évolution du capitalisme libéral (libre concurrence entre les intérêts des promoteurs industriels) vers sa forme monopoliste (unification des intérêts industriels, bancaires et commerciaux), ainsi que les formes politiques qui leur correspondent (un État libéral au rôle économique réduit d'abord, puis État centralisé garant des privilèges des monopoles). Ces thèses sont développées dans un ouvrage paru en 1910 intitulé *Das Finanzkapital* (*Le Capital financier*, traduit en français en 1970). L'arrivée d'Hitler au pouvoir le pousse à l'exil, puis à s'engager dans la résistance allemande contre le nazisme. Arrêté par la Gestapo en France en 1941, il meurt en prison peu de temps après son incarcération.

*« Le capital financier ne cherche pas la liberté mais la domination [...]. Pour conserver sa toute-puissance, il a besoin de l'État qui, par sa politique douanière et sa politique tarifaire, lui sécurise le marché intérieur et lui facilite la conquête de nouveaux marchés à l'étranger. Il a besoin d'un État politiquement puissant [...] qui ne doit pas prendre en considération les intérêts opposés d'autres États [...] d'un État fort qui fasse valoir ses intérêts financiers à l'étranger, [...] qui puisse intervenir partout dans le monde pour en faire des zones d'investissement de son capital financier. [...]*

*« L'idéal de paix s'efface. L'idéal, c'est désormais d'assurer la domination de sa propre nation sur le monde. Cette aspiration devient une nécessité économique car tout retard dans ce domaine fait baisser le profit du capital financier, diminue sa compétitivité. L'idéologie raciale fournit une justification déguisée en argument scientifique de la soif de pouvoir du capital financier. [...] La puissance croissante des travailleurs pousse le capital à renforcer l'État afin de se prémunir contre les revendications du prolétariat. Ainsi naît l'idéologie de l'impérialisme qui supprime les vieux idéaux libéraux. »*

(*Le Capital financier*, Partie V, chapitre XXII)

La filiation entre Hilferding et Lénine est évidente, et pleinement assumée par le second, qui

cite l'austromarxiste dans son essai intitulé *Sur une caricature du marxisme et à propos de l'économisme impérialiste* (1914) :

*« La superstructure politique qui coiffe la nouvelle économie, le capitalisme monopoliste (l'impérialisme est le capitalisme monopoliste), c'est le tour-nant à partir de la démocratie vers la réaction politique.  
À la libre concurrence correspond la démocratie.  
Au monopole correspond la réaction politique.*

*“Le capital financier tend à l'hégémonie et non à la liberté”, dit très justement R. Hilferding dans son livre *Le Capital financier*. »*





## I. Le fascisme comme réponse à la crise générale du capitalisme monopoliste

C'est à partir de cette analyse du capitalisme monopoliste et de l'impérialisme que Kurt Gossweiler développe ses thèses sur le fascisme.

*« Le fascisme, comme mouvement politique d'abord, mais surtout le fascisme au pouvoir, s'est manifesté partout comme l'expression de l'aggravation extrême des tendances de l'impérialisme à la domination et à la violence. Son idéologie prétendument petite-bourgeoise, son pseudo-révolutionnarisme se sont en fait toujours avérés être une mascarade destinée à tromper les futures victimes de la domination fasciste et impérialiste, la petite bourgeoisie et le prolétariat. »*

*Le passage du capitalisme de libre concurrence au capitalisme monopoliste constitue donc la base économique et la condition première, et la plus importante, pour l'avènement du fascisme. La tendance de l'oligarchie financière à l'expansion illimitée de sa puissance ne prit une forme fasciste qu'après la fin de la Première Guerre mondiale et la victoire de la révolution d'Octobre, soit au stade de sa crise générale. En ce sens, le fascisme est un produit de l'état de crise du capitalisme. »*

(Gossweiler, Hitler, l'irrésistible ascension ? 1988, p.171-172)

Le renversement de la bourgeoisie russe a été un véritable choc pour les autres bourgeoisies nationales, qui ne perdirent pas de temps pour tirer les leçons de la révolution d'Octobre.

*« D'une part, elle apprit à apprécier, comme rempart contre la révolution, le réformisme social-démocrate considéré jusque-là comme inapte à gouverner et elle l'intégra dans son appareil de domination et d'oppression. D'autre part, la crainte de la révolution suscita chez elle la volonté, non seulement de contenir le mouvement ouvrier à l'intérieur de certaines limites, mais aussi de l'éradiquer. Globalement, son hostilité à la démocratie crût encore davantage. »*

*La tendance inhérente au capitalisme monopoliste à la réaction et à la violence, sa tendance à compléter le monopole économique par le monopole du pouvoir s'était concrétisée jusque-là par le développement d'un capitalisme monopoliste d'État : un effort constant pour renforcer l'exécutif au détriment du Parlement et des mesures répressives à l'encontre du mouvement ouvrier. Il franchit alors un palier supplémentaire : la bourgeoisie souhaitait désormais l'éradication et la liquidation complètes du mouvement ouvrier révolutionnaire et de l'État qui le soutenait, l'Union soviétique [...]. »*

(Ibid, p.173)

C'est dans ce contexte qu'apparaissent des organisations anticomunistes agressives, chargées de combler les lacunes paramilitaires des partis réactionnaires face à l'organisation offensive ouvrière et de palier aux limites du travail contre-révolutionnaire des formations réformistes chargées de pacifier les antagonismes de classe.

*« Cette évolution mena également à un "enrichissement" du spectre politique dans les pays capitalistes par la création d'organisations et de partis dont le but principal était l'éradication du communisme et même du mouvement ouvrier, essentiellement par des moyens violents et terroristes. La création de telles organisations de combat fit suite à l'expérience extrêmement douloureuse pour la bourgeoisie de l'échec de leurs appareils militaires et politiques conventionnels face à des travailleurs révolutionnaires armés. [...] Mais [ces organisations] ne furent pas assez fortes, particulièrement en Allemagne, face à une classe ouvrière unie, pour mettre sur pied un régime ouvertement dictatorial. [...] Il leur manqua l'idée politique porteuse qui aurait permis de créer une base parmi les masses pour la lutte contre le mouvement ouvrier.*

*À l'inverse, il manqua aux vieux partis bourgeois de masse, y compris à ceux de droite, la structure, l'organisation et l'idéologie nécessaires pour mener un combat extraparlémentaire du genre guerre civile contre le mouvement ouvrier. Surtout, la social-démocratie n'était pas appropriée pour un tel combat. Les chefs socialistes de droite avaient prouvé leur efficacité en divisant la classe ouvrière et en paralysant son énergie révolutionnaire. Ils avaient bien défendu les intérêts du capitalisme contre le mouvement ouvrier révolutionnaire, mais leur parti s'était montré incapable de servir de troupe de choc capable de briser pour de bon les organisations de classe des travailleurs. Plus encore : l'aile droite de la social-démocratie avait besoin de la démocratie bourgeoisie parlementaire pour remplir correctement ses deux fonctions : la division de la classe ouvrière et la construction d'un rempart contre le mouvement ouvrier révolutionnaire. Elle ne pouvait totalement renier l'internationalisme profondément ancré dans le prolétariat organisé ni l'idée de la lutte des classes. Dans ce sens, elle restait elle-même une cible potentielle de l'offensive des cercles les plus réactionnaires du capital financier. »*

*(Ibid, p.173-175)*

Ce sont ces organisations qui serviront de terreau au fascisme, dont la doctrine et l'organisation militaire a constitué une réponse aux lacunes développées ci-dessus.

*« Sa fonction principale : force militante de protection du capital à l'époque de la lutte à mort que se livrent le capitalisme et le socialisme au niveau mondial. Ses principales méthodes de combat : la combinaison entre une terreur de guerre civile dirigée contre le mouvement ouvrier et une propagande et agitation démagogiques afin de gagner le soutien des masses. »*

*(Ibid, p.176)*

La démagogie fasciste vise également à arracher les travailleurs au camp révolutionnaire pour les subordonner aux intérêts des capitalistes monopolistes.

*« Toutefois, le fascisme vit le jour dans un contexte qui n'était pas seulement marqué par le besoin de la bourgeoisie impérialiste d'une organisation de combat dirigée contre le prolétariat, mais aussi par son besoin à peine moins fort d'une organisation capable d'arracher les grandes masses de travailleurs au mouvement ouvrier marxiste et internationaliste et de les lier durablement à une politique ouvertement impérialiste. »*

(Ibid, p.176)

Le fascisme est ici analysé comme une arme de la bourgeoisie monopoliste face à la crise générale du capitalisme et à l'organisation révolutionnaire du prolétariat. En ce sens, le fascisme incarne à la fois les dessins offensifs et ceux défensifs de la bourgeoisie impérialiste ; il représente donc tout à la fois une démonstration de force et un aveu de faiblesse de cette bourgeoisie, puissante mais menacée. Gossweiler propose une synthèse des conditions préalables à l'avènement des organisations et de l'ordre fascistes.

1. Le passage du capitalisme libéral au capitalisme monopoliste, et son corolaire : le renforcement de l'État dans son rôle répressif. L'appareil étatique tombe le masque et s'impose toujours davantage pour ce qu'il est : l'État de la classe dirigeante.
2. La volonté de la frange la plus réactionnaire de la bourgeoisie monopoliste d'écraser le mouvement ouvrier et révolutionnaire pour stabiliser sa domination.
3. Dans le cadre de l'avènement du fascisme « historique » (grossièrement, dans l'entre-deux-guerres), le développement de la contre-révolution dans les pays voisins de l'URSS (politique du « cordon sanitaire » dans les Pays Baltes, en Pologne, en Roumanie, en Finlande, etc.) et la récupération de la social-démocratie par les démocraties bourgeoises occidentales.



## II. Fascisme et dictature

Définir la notion de *fascisme* est essentiel pour qui souhaite lutter contre la répression étatique toujours plus autoritaire et les forces réactionnaires à l'œuvre sous la domination bourgeoise. La définition est d'autant plus importante que les fascistes réfutent désormais majoritairement le terme, lui préférant des notions plus euphémisées et moins chargées comme le *nationalisme*, le *souverainisme* ou encore l'*identitarisme*. Il faut donc pouvoir les démasquer pour ce qu'ils sont, et réfuter les inepties mensongères sur lesquelles repose leur dédramatisation et leur légitimation dans l'espace médiatique. Si le propos de Gossweiler traite des formes historiques du fascisme, il n'est resté pas moins indispensable pour aborder ses formes contemporaines ou *néofascistes*. Le durcissement de la répression (antipopulaire, anti-ouvrière, raciste, patriarcale, industrielle, etc.) dans l'État français est perçu par beaucoup comme le signe d'un processus de fascisation de la société de l'État. D'autres parlent, plus caricaturalement, de dictature. La question de la différenciation entre fascisme et dictature est posée. Gossweiler répond en érigeant le fascisme allemand en modèle classique de la dictature fasciste. Un procédé visant à mieux la différencier des autres formes de dictature.

*« Les conditions principales qui ont fait du fascisme allemand le fascisme "classique" sont les suivantes : tout d'abord, il fut l'instrument d'une puissance très forte, de la deuxième puissance impérialiste, la plus avide, la plus vorace et la plus belliqueuse de tous les pillards impérialistes ; ensuite, il eut à faire, à l'intérieur, à une classe ouvrière dont l'avant-garde révolutionnaire était parmi les sections les plus puissantes du mouvement communiste international. »*

*À l'inverse, les dictatures hongroises et bulgares –comme plus tard les polonaise, lituanienne, portugaise, etc.– représentent des variantes du fascisme qui sont nées et se sont développées dans des conditions qui ne poussaient pas avec une telle force au développement de toutes les caractéristiques et de toutes les propriétés du fascisme ou qui ne permettaient pas leur émergence. Mais alors, demande-t-on, qu'est-ce qui différencie ces dictatures des dictatures militaires habituelles ? Une telle conception de la dictature fasciste ne conduit-elle pas à élargir tellement le concept qu'on le vide de son contenu et le rend dès lors inutilisable ? Partant de ces considérations, on propose de ne désigner par l'adjectif "fasciste" que les dictatures qui répondent à la description suivante : "Les dictatures fascistes arrivent au pouvoir avec l'aide d'un mouvement de masse et combinent par la suite la terreur avec une volonté d'encadrer idéologiquement et de façon organisationnelle la société entière. Ce faisant, ils amènent une partie de la masse à soutenir activement le système et isolent idéologiquement l'opposition des masses." »*

(Ibid, p.198-199)

La définition de la dictature fasciste citée par Gossweiler est une citation des travaux du politologue allemand Reinhard Kühnl (1936-2014), spécialiste du fascisme dont les travaux les plus remarquables portaient sur les liens entre le libéralisme et le fascisme comme formes de la domination bourgeoise. Ses thèses, selon lesquelles le fascisme était moins une rupture qu'une évolution du libéralisme, n'a pas manqué de faire rougir les intellectuels bourgeois.

Si les dictatures fascistes se distinguent des dictatures militaro-policières classiques, ce n'est pas par leur fonction sociale – réprimer le mouvement ouvrier et les forces révolutionnaires, protéger la propriété privée et les intérêts de la bourgeoisie –, identique dans les deux formes de dictature. La différence s'opère « au niveau de leur genèse, des conditions de leur succès et de la structure du pouvoir. » (*Ibid*, p.199) En d'autres termes, la dictature classique ne requiert en aucun cas l'organisation et la mobilisation des masses par les forces réactionnaires. De plus, certaines dictatures militaires ont historiquement assumé un rôle progressiste, comme par exemple en imposant des réformes agraires aux propriétaires fonciers ou en nationalisant des entreprises et des secteurs acquis aux intérêts impérialistes. Enfin, puisque toutes les dictatures militaires ne reposent pas sur le même degré de violence et de répression, il serait naïf d'imaginer un schéma-type de la dictature, auquel correspondrait un autre schéma-type de la lutte de libération. Les définitions ne doivent donc pas servir de prétexte à des simplifications contre-productives. Cela vaut aussi pour la définition de Kühnl.

*« On ne peut résoudre le problème de la définition du fascisme en établissant une liste de caractéristiques, un modèle bien défini qu'on pourrait placer à côté de celui du régime bourgeois et qui permettrait de trancher immédiatement le fait de savoir s'il s'agit d'un régime fasciste ou non. La réalité est beaucoup trop riche en variantes et formes intermédiaires pour se laisser enfermer dans des schémas. »*

(*Ibid*, p.197)

Ce passage est une paraphrase de Georgi Dimitrov (1888-1949), leader communiste bulgare, secrétaire général de l'Internationale communiste (IC) entre 1934 et 1943 et théoricien du fascisme.

*« Il n'est point de caractéristique générale du fascisme, si juste qu'elle soit par elle-même, qui nous dispensera de la nécessité d'étudier concrètement et de prendre en considération les particularités du développement du fascisme et des formes diverses de la dictature fasciste dans les différents pays et aux différentes étapes. Dans chaque pays, il est nécessaire de scruter, d'étudier et de découvrir ce que le fascisme a de proprement national, de spécifiquement national, et d'établir, en conséquence, les méthodes et formes efficaces de lutte contre le fascisme. »*

(« Pour l'unité de la classe ouvrière contre le fascisme »,  
VIIe Congrès mondial de l'Internationale communiste, 13 août 1935)

### III. Fascisme et coup d'État

Si la distinction a été faite entre dictature fasciste et dictature classique, les représentations de l'avènement du fascisme restent intimement liées à celles du coup d'État. Pourtant, et ce n'est pas faute de le rappeler, Hitler a été désigné chancelier et a obtenu près de 44% des voix aux élections législatives de mars 1933 ; c'est l'Assemblée nationale qui vote les pleins pouvoirs à Pétain avec 85% de votes « pour » en juillet 1940 ; c'est le roi d'Italie qui demande à Mussolini de former un gouvernement le 30 octobre 1922 (seulement deux jours après la marche sur Rome) et qui le nomme Président du Conseil.

La marche sur Rome de Mussolini et des chemises noires ne marque pas l'avènement du fascisme. Certes, le coup de force persuade la monarchie de s'en remettre au Duce. Toutefois, celui-ci doit composer avec l'opposition démocratique, et il faut attendre 1925 pour que la situation politique lui permette de faire adopter les *lois fascistissimes* qui instaurent le régime de parti unique, la censure dans la presse et le contrôle policier sur l'ensemble des associations de citoyens ; qui neutralisent le parlement, qui permettent de remplacer les autorités communales et provinciales élues par des cadres fascistes, qui interdisent les grèves et les réunions ouvrières ; qui mettent en place la police secrète et un tribunal spécial pour permettre aux milices et aux militaires de condamner à mort les antifascistes, etc.

Entre 1922 et 1925, soit entre le coup de force et la prise effective et totale du pouvoir, le Parti National Fasciste finit de développer ses structures et intensifie ses efforts en vue de la réalisation de sa tâche historique. Cela ne vaut bien entendu pas que pour l'Italie, en témoigne l'analyse de la fièvre contre-révolutionnaire proposée dès 1920 par l'internationale communiste.

*Tandis que l'administration se transforme en une organisation de plus en plus éhontée, destinée à exercer des répressions sanglantes, à l'égard des classes laborieuses, d'autres organisations contre-révolutionnaires privées, formées sous son égide et mises à sa disposition, travaillent à empêcher par la force les grèves, à commettre des provocations, à donner de faux témoignages, à détruire les organisations révolutionnaires, à s'emparer des institutions communistes, à massacrer et incendier, à assassiner les tribus révolutionnaires, et prennent d'autres mesures à l'avenant pour défendre la propriété privée et la démocratie.*

*Les fils des gros propriétaires, des gros bourgeois, les petits bourgeois qui ne savent à quoi s'en prendre et en général les éléments déclassés [...] forment d'inépuisables cadres de réserve pour les armées irrégulières de la contre-révolution. Des officiers élevés à l'école de la guerre impérialiste sont à leur tête.*

(Manifeste du IIe Congrès de l'IC, juillet 1920)

Une fois les armées irrégulières de la contre-révolution ordonnées, une fois les mouvements ouvriers et révolutionnaires suffisamment affaiblis, une fois l'opposition parlementaire neutralisée, les fascistes s'octroient les pleins pouvoirs. Aucun coup d'État militaire n'est nécessaire : le fascisme vient précisément pallier à son impossibilité en période de crise générale du capitalisme.

*Ce terreau produit une organisation de masse fasciste seulement là et au moment où la bourgeoisie ressent le besoin très urgent de renverser la démocratie bourgeoise et là et au moment où un coup d'État militaire, la voie normale vers la dictature, s'avère impraticable. L'organisation de masse fasciste est un nouveau moyen d'atteindre un objectif, existant avant et indépendamment d'elle. Elle n'aurait même pas pu voir le jour si la classe dominante n'avait pas poursuivi cet objectif.*

(Gossweiler, *op. citée*, p.207)



*Célébration du IIe Congrès de l'IC à Petrograd, le 19 juillet 1920 (peinture de Boris Koustodiev)*

#### IV. Le fascisme sans les masses ?

La « nationalisation des travailleurs » entreprise par le fascisme n'est pas une condition *sine qua non* de l'avènement du fascisme. Pas plus que l'existence d'un réel mouvement de masse et d'une adhésion populaire capable de résister aux désillusions. Celles-ci sont inévitables : le fascisme porte les intérêts de la bourgeoisie monopoliste, exerce une violence inouïe contre le prolétariat et signe l'arrêt du jeu démocratique bourgeois, contredisant *de facto* son programme plébien mensonger. L'adhésion des masses s'érode également au fil des périodes de crise économique qui, comme sous tout régime politique, provoquent insatisfaction et ressentiment envers les acteurs politiques au pouvoir. La désillusion affecte même la petite-bourgeoisie et les éléments déclassés, où le fascisme puise une part non-négligeable de ses cadres (avec les officiers réactionnaires, les fils de propriétaires fonciers et les fils de bourgeois).

*L'efficacité d'une idéologie ne saurait être réduite à la perfection technique du marketing politique : il faut considérer la volonté des masses à l'adopter. Or, cette volonté augmente ou diminue en fonction de ses conditions de vie. Les périodes de stabilité de l'économie capitaliste sont favorables à la diffusion massive de l'idéologie réformiste, y compris parmi la petite-bourgeoisie. Les périodes de crises, par contre, rendent les couches petites-bourgeoises, et même certaines couches du prolétariat, plus réceptives envers la démagogie fasciste.*

(*Ibid*, p.203)

#### *Le cas italien*

Gossweiler prend pour exemple la crise provoquée par l'assassinat du député socialiste Giacomo Matteotti par les chemises noires, survenu dans les rues de Rome le 30 juin 1924. Cet assassinat choque la population et provoque un effritement dans l'adhésion au fascisme, qui n'a d'ailleurs pas réussi à se débarrasser du parlementarisme immédiatement. Pour sauver son appui auprès des masses et endiguer la désillusion, le fascisme a besoin de succès économiques et patriotiques (stabilisation économique par le plein emploi, entreprises coloniales).

Ainsi, le soutien des masses envers Mussolini se détériore largement jusqu'en 1933. Le Duce ne parvient pas à inverser la tendance : la course à l'armement initiée en 1934 ne profite pas à tous les secteurs économiques, et les échecs militaires coloniaux de 1935 en Abyssinie portent le discrédit sur le fantasme mussolinien de nouvel âge d'or latin. La défaite des chemises noires contre la Brigade Garibaldi en Espagne, en 1937, porte aussi un coup à la crédibilité idéologique du fascisme italien, qui n'arrivera même pas à tirer parti des premières années de la Seconde guerre mondiale et devra sans cesse appeler au secours son allié nazi (que ce soit dans ses entreprises militaires extérieures comme en Grèce, en 1940, ou encore dans la lutte contre la résistance antifasciste partisane).



## *Le cas allemand*

Le fascisme allemand a connu une ascension plus spectaculaire que son homologue italien. Le parlementarisme a été balayé plus rapidement en Allemagne qu'en Italie. Quant à la politique de réarmement illimité de l'Allemagne (en complète violation du Traité de Versailles) imposée par les nazis aux vainqueurs de la Première guerre mondiale a non seulement rendu possible le « miracle du plein emploi » (et avec lui la consolidation de l'emprise du NSDAP sur les masses), mais a également permis au nazisme d'agir « comme la troupe de choc de la contre-révolution internationale, comme le principal fomentateur de la guerre impérialiste, comme l'instigateur de la croisade contre l'Union Soviétique » (Dimitrov, « L'Offensive du fascisme », VIIe Congrès mondial de l'IC, 2 août 1935).

À ce titre, la complaisance des puissances occidentales envers Hitler – qui avait annoncé ses plans dès 1925 dans *Mein Kampf* et qui renforça largement son prestige grâce aux concessions territoriales et aux victoires militaires (en Espagne notamment) – doit être considérée comme une conséquence directe de l'anticommunisme, et un choix conscient de la part de bourgeoisies menacées par les mouvements ouvriers et révolutionnaires.

*« Rien n'illustre mieux l'attitude des puissances occidentales avant les accords de Munich que la "politique de nonintervention" face à l'agonie de l'Espagne républicaine. Cette attitude contribua à propager cette fameuse atmosphère des années trente qui fit croire à de nombreux contemporains que l'avènement d'une ère fasciste était inévitable et que toute résistance était inutile. Ils prirent pour le résultat de forces supposées inhérentes au fascisme ce qui était en réalité le résultat d'une politique antisoviétique presque suicidaire des rivaux impérialistes de l'Allemagne nazie conscients de leurs intérêts de classe. »*

*(Ibid, p.202)*

## *Les régimes fascistes d'Europe orientale*

Les sociétés et les États de l'Est et du Sud-Est de l'Europe diffèrent de leurs voisins occidentaux. Pour comprendre l'avènement des dictatures fascistes en Hongrie, en Bulgarie ou en Pologne lors de la crise générale du capitalisme, il importe d'y étudier le développement du capitalisme et de ses structures politiques. D'abord, l'ordre bourgeois y était moins établi qu'à l'Ouest, et sujet à de fortes pressions de la part des grands propriétaires fonciers et de la noblesse, dont les intérêts étaient représentés dans le système multipartite, l'administration et l'armée. Le capitalisme monopoliste et financier n'y avait pas atteint un stade suffisant pour voir émerger une bourgeoisie impérialiste unifiée susceptible d'impulser la formation d'un parti unique fasciste. C'est pourquoi la suppression du mouvement ouvrier et des forces révolutionnaires a été réalisée par le biais d'un pouvoir dictatorial personnel, légitimité non pas par un parlement ou un gouvernement, mais au nom de la défense de la patrie menacée.

*« Le fascisme au pouvoir n'a pas servi seulement à défendre par des moyens terroristes l'ordre capitaliste, mais il a aussi perpétué la structure agraire qui était un frein au développement. C'est pourquoi, dans ces pays, le fascisme n'a pas pu jouer le rôle du moteur d'un développement capitaliste forcé, ne tenant compte des intérêts des propriétaires fonciers que dans la mesure où ceux-ci n'entraient pas en contradiction avec ceux du capital financier. »*

*Le fascisme est arrivé au pouvoir par un coup d'État, avant qu'il y ait un parti de masse fasciste. Il ne pouvait donc pas s'appuyer sur un mouvement de masse fasciste. Cette situation l'obligea de partir à la recherche d'autres appuis dans les masses et plus particulièrement dans la classe ouvrière. Il les a trouvés auprès de l'aile la plus à droite, la plus viscéralement anticommuniste de la social-démocratie et des syndicats. Ceux-ci se sont vendus au fascisme pour un plat de lentilles, pour la reconnaissance de l'existence légale de leurs organisations. 'Dans certains pays, disait Dimitrov dans son discours au VIIe Congrès de l'Internationale communiste, principalement là où le fascisme n'a pas une large base dans les masses et où la lutte des différentes fractions de la bourgeoisie est assez forte, le fascisme ne réussit pas du premier coup à liquider le Parlement et laisse aux autres partis bourgeois, y compris à la social-démocratie, une certaine légalité.' »*

*(Ibid, p.209-210)*

En Bulgarie, en Hongrie et en Pologne, la lutte antifasciste a contraint les régimes fascistes à légaliser l'opposition ouvrière non réformiste, sans que celle-ci parvienne à renverser leur dictature pour autant. Pour cause, aux périodes de relative libéralisation politique succèdent souvent des périodes de terreur blanche. Une dynamique analysée par Dimitrov comme une manœuvre opportuniste, sorte de repli stratégique visant exclusivement à renforcer la légitimité du régime pour mieux supprimer l'opposition ouvrière par la suite.

*Ces périodes de recul du fascisme se révélaient donc être une sorte de manœuvre dont Dimitrov disait au VIIe Congrès qu'il est tout à fait possible que 'le fascisme puisse, au moment d'une aggravation particulière de sa situation, tenter d'élargir sa base, sans changer de caractère de classe et combiner la dictature terroriste ouverte avec une falsification grossière du parlementarisme.' »*

*(Ibid, p.210)*



## V. Fascisme et totalitarisme

Le concept de *totalitarisme* s'est imposé comme un outil sur-mesure pour qui souhaite analyser le fascisme. Avant d'être redéfini par Hannah Arendt et distillé dans l'imaginaire collectif par George Orwell, le concept était utilisé pour caractériser la *stâtolatrie* fasciste, c'est-à-dire l'idolâtrie de l'État. Le terme était utilisé aussi bien par l'opposition antifasciste que par le régime, qui en proposa lui aussi une définition :

*« La conception fasciste de l'État est globale ; en dehors d'elle ne peut exister aucune valeur ni humaine ni spirituelle, et encore moins avoir de la valeur. Ainsi compris, le fascisme est totalitaire, et l'État fasciste (c'est-à-dire une synthèse et une unité qui comprend toutes les valeurs) interprète, développe et donne un potentiel à toute la vie d'un peuple »*

(B. Mussolini et G. Gentile, *La Doctrine du Fascisme*, 1932, p. 14)

Palmiro Togliatti (1893-1964), membre fondateur du Parti communiste italien (qu'il dirigea pendant plus de 30 ans), est expulsé d'Italie en 1926 pour activités subversives. Son exil le mène en URSS, où il s'engage activement dans les activités de l'IC. En 1935, à l'approche de son VIIe Congrès, il dispense des « leçons » sur le fascisme, retrouvées en 1970 dans des archives moscovites. Dans ses leçons, Togliatti analyse le système du parti unique comme la caractéristique fondamentale de l'État *totalitaire*.

*Il faut se rappeler aussi des arguments de Togliatti qui explique que le caractère "totalitaire" du fascisme italien ne trouve pas d'abord son origine dans le parti fasciste mais dans la bourgeoisie monopoliste italienne. À la question : "Que doit faire le fascisme ?", il donnait une réponse qui va vraiment à l'essence du phénomène : "Il ne peut faire autrement qu'exécuter les ordres de son maître, la bourgeoisie." Il poursuivait : "Ainsi naît l'État totalitaire fasciste. Le fascisme n'est pas né totalitaire, il l'est devenu au moment où les cercles dirigeants de la bourgeoisie ont atteint le degré le plus haut d'unification économique et politique. Même l'idée de totalitarisme n'est pas issue de l'idéologie fasciste. Il faut voir le totalitarisme comme la réflexion du changement qui est survenu et de la domination du capital financier [...] La bourgeoisie change ses conceptions, le fascisme est obligé d'adapter les siennes !" »*

(Gossweiler, *op. citée*, p.208)

Si Gossweiler cite les *Leçons sur le fascisme*, il prend néanmoins soin de rappeler dans ses notes que le concept renvoie désormais davantage à « une situation de domination totale sur l'ensemble de la société, sur toutes les classes et toutes les couches, à partir d'un centre de pouvoir, le parti gouvernemental tout-puissant ou même un homme tout seul. »

## VI. Lutte antifasciste et lutte pour la démocratie

En guise de conclusion, nous reproduisons ici un paragraphe (toujours issu des essais sur le fascisme de Gossweiler) consacré à l'analyse des conditions et de la stratégie de la lutte antifasciste.

***La lutte contre une dictature d'un parti fasciste ne requiert pas une stratégie différente de la lutte contre une dictature fasciste militaire. Que le régime fasciste ait une base de masse large ou étroite, la lutte pour le renversement de cette dictature exige toujours, et dans tous les cas, une stratégie visant à unir, organiser et coordonner toutes les forces antifascistes. Le noyau de ce front uni est toujours l'unité d'action de la classe ouvrière, la liaison étroite aux masses, l'utilisation judicieuse de toutes les possibilités légales et la combinaison des méthodes de lutte légales et illégales. La lutte unitaire de tous les antifascistes est toujours la condition la plus importante de la réussite d'une stratégie antifasciste. Là où les préjugés anticomunistes empêchent sa réalisation, la défaite est inévitable. On pourra faire tout ce qu'on peut pour tenir compte de la psychologie de la masse, rien n'y fera. Ceux qui, à l'instar de Wilhelm Reich et de ses disciples, suivent une stratégie qui privilégie la psychologie de masse au détriment de la lutte politique, oublient que la disposition psychologique des masses est en premier lieu déterminée par les résultats de la lutte politique. L'image de la force invincible que le fascisme acquiert auprès des masses petites-bourgeoises n'est que le revers de la médaille de la division des forces antifascistes. Pour changer la disposition psychologique des masses qui courent derrière le fascisme, il faut surtout se battre pour changer le rapport de forces en faveur de l'antifascisme, en faveur de l'unification de toutes les forces antifascistes.***

(Ibid, p.207-208)

